

TSANTSA 10 / 2005

ECOLE – SOCIÉTÉ – GLOBALISATION

SCHULE – NATION – MIGRATION

MONSUTTI Alessandro. 2004. Guerres et migrations. Réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan. Neuchâtel: Editions de l'Institut d'ethnologie, Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme

Diane Gilliard

TSANTSA, Volume 10, May 2005, pp. 197 - 199

Published by:

Société Suisse d'Ethnologie/Schweizerische Ethnologische Gesellschaft, Bern

The online version of this article can be found at:

<http://www.tsantsa.ch>

Contact us at:

tsantsa@seg-sse.ch



This work is licensed under a
Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.5 Switzerland License

diversité – positive en soi, mais pas toujours explicite – des approches qui se situent tantôt du côté de l'ethnologie, tantôt du côté des sciences de l'éducation ou de la psychologie cognitive. Mais cette diversité contribue également à la richesse des perspectives ethnographiques et théoriques ouvertes par ce livre dont la cohérence est malheureusement desservie par son découpage quelque peu démodé : une première partie à visée comparative, puis une seconde partie présentant des études ethnologiques classées par aire géographique.

Ceci n'enlève rien au fait que l'ouvrage représente un pas très appréciable vers une anthropologie de l'enfance qui n'est pas un simple courant de recherche de plus. En posant la question de l'unité et de la diversité des sociétés humaines à travers le façonnage social et culturel des êtres qui les composent, l'anthropologie de l'enfance porte en elle le projet et par conséquent la complexité de l'anthropologie en son entier.

Monsuti Alessandro. 2004. *Guerres et migrations Réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*. Neuchâtel: Editions de l'Institut d'ethnologie (ISBN 2-88279-017-1), Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme (ISBN 2-7351-1030-3). 364 p.

Version anglaise. 2005. *War and Migration: Social Networks and Economic Strategies of the Hazaras of Afghanistan*. New York / London: Routledge (traduction Patrick Camiller). ISBN 0 415 94969 6. 328 p.

Diane Gilliard

Journaliste libre, Genève

Le plus grand cadeau est celui de la confiance

La migration n'est pas réductible à un déracinement; elle peut être un mode de vie. Ensuite, la guerre et l'exil n'empêchent pas le maintien de relations de confiance entre les individus et les groupes, malgré les distances et les frontières – à condition de pouvoir compter sur la solidarité de parents, de voisins, de membres du même groupe ethnique ou religieux.

C'est ce que démontre Alessandro Monsutti dans son ouvrage passionnant, *Guerres et migrations. Réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*, à partir de l'étude des stratégies migratoires et des modes de coopération spécifiques développées par la minorité opprimée et marginalisée des Hazaras, des chiites vivant dans une région défavorisée au centre du pays.

La circulation continue de gens, d'argent, de marchandises, d'informations est un phénomène très ancien, constitutif de l'histoire humaine. Or, dans l'acception courante, et même savante, influencée par la vision des organisations internationales, le phénomène des

migrations est vu uniquement sous l'angle de la perte, du malheur. Ce que résume la «métaphore botanique» du déracinement, qui, au passage, a une «incidence métaphysique», puisqu'elle naturalise les liens entre les gens et les territoires.

A partir des études de terrain qu'il a menées depuis 1993, Alessandro Monsutti privilégie, au contraire, une vision des phénomènes migratoires «bidirectionnels ou circulaires». Contre les théories qui considèrent, à partir d'un pré-supposé sédentariste, les migrations comme une anomalie – ce qui conforte les discours xénophobes –, il oppose un changement de paradigme et propose de s'intéresser aux frontières et à leurs transgressions.

Une stratégie planifiée

Les Hazaras ne voient pas leurs déplacements, allers et retours entre l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan comme un malheur. Depuis le XVIII^e siècle vers l'Iran et le XIX^e vers le Pakistan, les Hazaras furent les conflits et les guerres qui ravagent leur région, mais font aussi des va-et-vient constants entre leur région d'origine et leurs lieux de séjour temporaires. L'invasion soviétique de 1978, les luttes qui ont abouti à la victoire des talibans puis à leur chute ont encore renforcé une tendance qui, aux dires de l'auteur, n'est pas près de cesser.

«Pour les Hazaras, migrer n'est pas une simple réponse à la guerre et à la violence, c'est une véritable stratégie planifiée au niveau de la famille, qui permet de créer des revenus sous la forme des transferts de fonds, mais aussi au niveau plus large du groupe de solidarité, qui fournit un réseau d'information et d'entraide le long duquel la migration est facilitée.» (p. 67) Outre la famille, le lignage constitue aussi une des sources

possibles de confiance et de solidarité, ainsi que le village et le voisinage: certains pâturages sont propriété commune et le voisin assure la culture des champs dans l'attente du retour du propriétaire. Les conflits, parfois violents, suscités par la diversité des affiliations politiques au sein de chaque lignage n'empêchent pas la persistance de forts liens de solidarité. Ainsi, les groupes de solidarité s'établissent à partir du chevauchement des relations de parenté, de voisinage, d'obédience religieuse, du niveau d'instruction, etc.

Quetta, «capitale» des Hazaras

Entre Quetta, au Pakistan, l'Iran et l'Afghanistan, les Hazaras forment en quelque sorte une communauté transnationale. Alessandro Monsutti a suivi les gens, reconstitué la circulation des biens et les itinéraires de vie de ses interlocuteurs. Ils sont tous originaires du Hazarajat, district de Jaghori, un territoire montagneux au climat rude, dont la population est constituée principalement de paysans sédentaires pratiquant l'élevage et quelques cultures vivrières.

La migration vers les mines de charbon de Quetta, au Pakistan, est saisonnière, les paysans partant dès la fin des récoltes, en octobre. Lorsque c'est possible, ils emportent quelques sacs d'amandes qu'ils vendront sur place pour financer leur trajet. Pour eux, Quetta, c'est la sécurité, un lieu central des filières migratoires, une ville relais, leur «capitale». Ils entrent en contact avec la société locale par l'intermédiaire des Hazaras migrants plus anciens et dotés de la nationalité pakistanaise, qui les emploient. Ainsi, le contremaître chargé de l'embauche dans une mine n'engage que des gens qu'il connaît (parents ou voisins en Afghanistan) ou qui lui ont été

présentés par des personnes de confiance.

En Iran, la situation est beaucoup plus dure pour les Hazaras, victimes de contrôles policiers et d'expulsion. Très peu d'Afghans vivent dans les camps de réfugiés en Iran. Comme ils ne peuvent plus y obtenir le statut de réfugiés depuis 1992, ils sont condamnés à entrer clandestinement dans le pays. En revanche, il est facile de trouver de petits emplois dans différents centres urbains, et cette destination est privilégiée par les jeunes hommes célibataires, des paysans sans terre la plupart du temps. Les difficultés rendent les séjours en Iran plus longs – il faut rentabiliser le voyage et envoyer les économies à la famille restée en Afghanistan.

Un fait social total

Dans toute guerre, tout déplacement est difficile. Pouvoir compter sur la solidarité et la confiance est indispensable. D'autre part, voyager coûte de l'argent. Les Hazaras ont donc développé tout au long des trajets de migration des relais, «auberges»-étapes où il est possible d'obtenir tous les renseignements qui vont orienter les stratégies migratoires futures, notamment les passeports, les visas, les passeurs. S'y trouvent également les spécialistes des transferts d'argent. «Les migrants s'endettent pour partir [...]. Mais la créance se transmet à chaque étape du voyage, les migrants étant "vendus", selon l'expression habituelle, jusqu'à ce qu'un proche prenne les frais à sa charge, une fois le migrant arrivé à destination.» (p. 204)

Les transferts de fonds, l'apport de capitaux extérieurs sont un facteur essentiel de l'économie afghane et un «fait social total», explique l'auteur. Ils «structurent aussi la société transnationale af-

ghane et permettent de reproduire les liens sociaux malgré la dispersion des membres de chaque groupe de solidarité» (p. 218). Les Hazaras font à ce propos preuve d'une grande inventivité et ingéniosité. Alessandro Monsutti consacre plusieurs pages à la description fine des trajets parcourus par les «lettres de crédit» pour faire passer une somme d'un pays à l'autre, jusqu'au destinataire final. Depuis le Pakistan et l'Iran, ou même l'Arabie saoudite, à travers cinq intermédiaires, transitant par une banque, servant à acheter des marchandises qui seront transportées en Afghanistan, puis vendues, elles seront finalement versées à qui de droit dans le district de Jaghori. Avec pour seule garantie une lettre de crédit, la *hawâla*, souvent simple page arrachée à un carnet, parfois marquée d'un code pour en attester l'authenticité. Il est vrai, précise Alessandro Monsutti, qu'une garantie supplémentaire est offerte par le fait que les gens impliqués se connaissent: ce sont des «transferts transnationaux fondés sur des rapports de proximité». Des transferts essentiels puisque ces fonds sont utilisés à l'achat de tout ce dont les habitants du Hazarajat ont besoin pour vivre et qu'ils ne produisent pas eux-mêmes. Ainsi cette pratique, jugée suspecte par certains, notamment les ONG, a contribué – et contribue – à limiter l'ampleur de la catastrophe humanitaire en Afghanistan.

Un des regrets de l'auteur – partagé par le-la lecteur-trice – est de n'avoir pas pu interroger de femmes: celles qui restent au Hazarajat développent, en l'absence de leurs époux et pères, toutes sortes d'activités normalement «interdites». Et leur avis compte beaucoup dans les décisions de migrer.

On fera une seule réserve, après

lecture de cette somme impressionnante: d'un chapitre à l'autre, un certain nombre de répétitions et de redondances donnent un sentiment de «déjà lu», qu'un travail d'édition plus soigné aurait pu éviter. C'est un détail en regard de ce qu'apporte cet ouvrage. Alessandro Monsutti clôt son livre sur ces mots: «Le plus grand cadeau est celui de la confiance. J'espère en avoir été digne, car le peuple d'Afghanistan mérite tout notre respect.» (p. 305) On peut l'assurer qu'il a réussi: la dernière page tournée, le-la lecteur-trice partage son amitié et son respect pour les Hazaras.

FAUSTINE 2004. *L'exotisme culinaire. Essai sur les saveurs de l'Autre Pays*. PUF (Le lien social). ISBN2-13-054478-9. 264 p

Laurence Ossipow
Haute école de travail social, Genève

Maîtrisant avec une belle rigueur deux grands corpus de références anthropologiques – les analyses menées dans le champ de la relation à l'altérité et les recherches effectuées dans le domaine de l'alimentation, Faustine Régnier questionne l'exotisme dans ses usages populaires et dans ses liens avec quatre grands phénomènes sociaux: la cuisine, la colonisation, l'immigration et le tourisme. Son questionnement part des deux formes de relations à l'autre décrites par Schnapper (1998) et Todorov (1989): l'attitude différentialiste/relativiste (reconnaissance d'une différence avec l'autre, respect ou valorisation des spécificités «culturelles» aussi bien que le refus de celles-ci) et l'attitude universaliste (unité du genre humain, évolutionnisme, négation des différences et assimilationisme). Dans une perspective comparative déjà empruntée pour le registre alimentaire par Pfirsch (1997), Régnier situe son interrogation en France et en Allemagne, deux cadres nationaux que l'on sait très différents, notamment du point de vue de leur histoire coloniale et de leurs attitudes différentialistes ou assimilationnistes.

Pour analyser l'exotisme culinaire, elle se livre à des analyses textuelles et factorielles de 9758 recettes tirées des magazines *Modes et Travaux* et *Marie-Claire* pour la France ainsi que *Brigitte* et *Burda* pour l'Allemagne. L'analyse court depuis la création des revues jusqu'à la fin des années 1990. Les

exotismes d'Europe occidentale, d'Europe de l'Est, de Scandinavie et d'Indonésie sont spécifiques de l'Allemagne tandis ceux des îles lointaines, du Maghreb, et dans une moindre mesure, d'Afrique noire et des tropiques sont typiques de la France (p. 34).

Si le lien au colonialisme est avéré (du moins en France, puisque l'histoire coloniale de l'Allemagne a été très courte, comme le relève justement l'auteure, p. 51), les flux migratoires en revanche semblent n'avoir qu'une faible importance dans la proportion des recettes offertes dans les quatre magazines: l'Allemagne connaît par exemple un corpus fort modeste de recettes turques (1,4%, p. 61); de même, en France, celles du Maghreb ne représentent que 3,4 % des recettes exotiques alors que les Maghrébins forment la collectivité étrangère la plus importante sur le sol français. En somme, l'exotisme des revues étudiées se construit moins sur l'apport de l'immigration que sur le développement des pratiques touristiques des Français et des Allemands: les immigrées sont parfois convoquées comme médiatrices dans certains numéros de *Burda* ou de *Brigitte*, mais l'ambiguïté à leur égard demeure puisqu'elles représentent pour la plupart des travailleuses pauvres qui ne font guère rêver et dont la cuisine peut s'assimiler, en Allemagne, à la restauration rapide et bas de gamme. «Voyage dans l'espace, voyage dans le temps [...], voyage dans les mots» (p. 167), l'exotisme s'insère en France dans une cuisine pensée comme un objet de prestige et de distinction tandis qu'en Allemagne, c'est une cuisine simple et régionale qui est valorisée.

Pensant – à la suite d'Ubersfeld (1988, citée par Régnier p. 180) – l'exotisme comme une figure oxymorique, Régnier souligne l'impor-